

INTISSAR HADDIYA

L'écran des Illusions

— ROMAN —



Intissar Haddiya

L'Écran des illusions

© Intissar Haddiya, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-9532-8

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À ma famille et mes amis

*Parfois, il suffit d'un simple changement de point de vue pour distinguer une
autre réalité*

Dan Brown, *Origine*

Chapitre 1

Une migraine. Fulgurante. Tenace. Un instant, un maillet lui martela les tempes. Le suivant, c'était tout le crâne qui s'embrasait. La douleur la tira d'un sommeil sans rêves. Elle appliqua ses phalanges de part et d'autre de la tête, à l'endroit où l'élancement culminait et tenta de se redresser dans l'obscurité, en vain. Elle roula sur le flanc droit, les yeux fermés, tendit la main vers la table de nuit, tâtonna dans le premier tiroir, et en saisit un blister entamé. Elle avala à la hâte le cachet blanc au goût mauvais, se laissa choir sur l'oreiller et prit enfin conscience du jour qui se levait. Le sang battait dans sa tête. Avec un peu de chance, la douleur se dissiperait dans quelques minutes. Elle devrait patienter comme elle le faisait tout le temps, en espérant que l'estomac ne brûlerait pas comme parfois. À cinquante et un ans, Dr C. ne connaissait que trop bien l'enchaînement de cette machine infernale devenue routinière.

Puis la douleur céda. Dr C. s'assit au bord du lit, se frotta les yeux et les tempes et se leva maladroitement. Elle habitait un appartement cossu, niché au cœur d'une ruelle paisible du quartier Hay Riad à Rabat, bien loin de sa ville natale, Oujda, qu'elle conservait tendrement en mémoire, comme une part d'elle-même qu'aucune distance ne pouvait effacer. Il y avait beaucoup de verdure, peu de gens, et les bruits de la ville s'y résumaient à des bourdonnements lointains, presque rassurants. Elle leva la tête vers l'horloge murale. Six heures trente-cinq. Le mince rayon de soleil qui traversait timidement le volet du salon lui signifiait le commencement d'un jour nouveau semblable aux autres, aussi constant que le déroulé de son quotidien.

Elle s'étira paresseusement en arpentant le couloir. Elle n'était pas ce qu'on qualifiait de belle femme ni même jolie. Elle a toujours été maigrichonne avec une tête de première de la classe. Le long miroir du hall lui renvoyait l'image d'un visage défait aux traits crispés, les cheveux autrefois châains, aujourd'hui grisonnants, portaient l'empreinte de décennies de dévouement professionnel exclusif. « Cinquante et un ans », murmura-t-elle en hochant lentement la tête, tandis qu'elle soulevait le front de ses arcades sourcilières, détendant d'un geste insistant entre le pouce et l'index de sa main droite les rides qui s'y étaient logées.

Elle soupira amèrement et planta ses dents dans la lèvre inférieure en pensant

au temps qui passait à vive allure. Les années avaient laissé leur marque. Son regard, autrefois vif et plein de vie, était désormais fade, presque éteint.

Elle enfila un peignoir en laine gris qu'elle avait acheté lors d'un voyage à Tanger, en marge d'un congrès médical où elle s'était beaucoup ennuyée, et se dirigea vers la cuisine. Le sol en carrelage à effet marbre, froid sous ses pieds nus, la fit frissonner. L'appartement était parfaitement rangé, trop même. Chaque objet à sa place, dans une sorte d'ordre rigide, malaisant. Elle avait besoin de cet ordre, il lui donnait l'illusion de contrôle et la rassurait.

Elle appuya sur le bouton « café long » de la machine à café sophistiquée qui trônait sur le plan de travail, près de l'évier, et prépara une tartine beurrée. La journée s'annonçait longue et chargée.

Elle s'assit à la table à manger en bois de hêtre, regardant distraitement à travers les vitres en affichant une expression neutre. Les arbres frémissaient, leur feuillage oscillait. Peu à peu, la ville sortait de sa torpeur, avec quelques véhicules à l'horizon, heureusement que leur bruit ne lui parvenait pas. Cela déplairait à ses oreilles, surtout à cette heure-là, où elle savourait l'écoulement du temps dans un silence presque absolu, en attendant le journal de 7 h, sur Médi1. Elle étirait les minutes entre les gorgées de café, le regard fixe, insensible à la beauté des jardins verts en contrebas, que ses yeux capturaient spontanément. C'était peut-être l'effet de la solitude prolongée. Car, en dehors de son cercle professionnel, sa vie sociale était réduite à peu d'amis et à quelques connaissances. Elle reprit du café. La saveur amère la ramena à la réalité. Sept heures tapantes, elle ouvrit l'application pour écouter les infos sur son iPhone. Le journaliste lisait les titres de la matinée : élections américaines, situation au Moyen-Orient... Soutien international croissant au plan d'autonomie du Maroc comme solution pour le Sahara, ce fut le titre qui retint le plus son attention. Elle s'approcha de son smartphone, augmenta le son et écouta attentivement.

Elle revêtait un seul et unique style de vêtements, un accoutrement discret fait d'un pantalon et d'un chemisier de couleurs neutres, sombres de préférence. Peu importait la tenue, la blouse blanche se chargerait de la couvrir de toutes les manières. Ah ! La blouse, symbole de son statut, elle était aussi son armure. En la portant, elle se sentait prête à aller au front, quel que soit son état d'esprit.

Sur le chemin du cabinet, qui était à environ trente minutes de son logement

quand il n'y avait pas d'embouteillages, elle regardait distraitement le monde extérieur qui semblait tellement différent du sien. Les gens paraissaient insouciantes. Son travail consistait à les soigner ou plutôt à les réparer, comme se plaisait à dire un ancien collègue des années d'externat. Au feu rouge, elle contempla un jeune couple de bonne humeur dans une Toyota grise à sa droite. Elle détourna le regard au moment où la radio diffusa un tube des années quatre-vingt de Cindy Lauper. Elle en fredonna machinalement le refrain *Oh ! girls they just wanna have fun...*, elle en oubliait quelques mots. Un refrain du passé, de ses années d'adolescence où elle avait rêvé des États-Unis, comme beaucoup de jeunes de sa génération. Un pays où tout est possible, construit sur une idée, un espoir. L'espoir d'une deuxième chance. Tout cela était si loin maintenant. Elle avait réussi, là, chez elle. Elle faisait le métier qu'elle aimait et gagnait bien sa vie.

Elle arrivait chaque matin à son cabinet à la même heure. Il était au deuxième étage d'un immeuble moderne en verre et acier. Devant, il y avait un café, une pharmacie et quelques places de parking. Le sol était couvert de gerflex gris clair qui assourdissait les pas. Elle saluait Soraya, sa secrétaire pétillante, très maquillée, les cheveux noués derrière la tête en une remarquable queue-de-cheval, d'un bonjour bref et à peine audible. Puis, le Dr C. démarrait sa journée de travail avec une rigueur presque cérémoniale en recevant sa clientèle dans un rythme fluide et maîtrisé. Ce matin, une demi-douzaine de personnes l'attendait, visages pâles et mines grises pour la plupart.

La journée commença par des patients jeunes et moins jeunes qui consultaient pour des motifs différents. Un peu avant midi, Aïcha, une patiente un peu spéciale, pénétra dans le bureau. C'était une femme d'une quarantaine d'années, joviale et pleine de vie, contrairement aux autres patients. Elle consultait régulièrement pour tout et n'importe quoi. Tantôt réclamant des fortifiants pour un état de fatigue, tantôt des cachets pour le sommeil. Elle profitait de la visite médicale pour passer la matinée au cabinet à discuter et à conseiller aux patients des remèdes de grand-mère, tout en discréditant la médecine moderne. Elle tuait le temps, comme disait Soraya. Venir au cabinet était pour elle une activité à part entière dont elle semblait se réjouir. Ce jour-là, elle consultait pour des palpitations. Aïcha décrivit les symptômes en détail, émettant des hypothèses et tirant des conclusions. Dr C. interrompit l'examen à deux reprises, la priant de demeurer silencieuse lors de l'auscultation cardiaque. Dès que le médecin retourna à son bureau pour rédiger l'ordonnance, elle reprit son bavardage tout

en ajustant sa djellaba. Tout ça avait un lien avec son quotidien de mère au foyer, elle en était certaine à présent ! Les enfants finiraient par l'achever. Dr C. ne répondit rien et poursuivit sa prescription. Mais, rapidement, la conversation prit une allure inattendue.

— Vous avez des enfants, docteur ? demanda-t-elle sur un ton curieux.

Dr C., prise au dépourvu, mit quelques secondes à répondre.

— Non !

La patiente fit une pause, puis reprit d'une voix légèrement aiguë.

— Ah ! Désolée, je..., répliqua la patiente, désorientée. Ça viendra ! Une cousine à moi...

Non, ça ne se produira plus à mon âge, pensa intérieurement le médecin. Elle interrompit sa logorrhée en lui remettant l'ordonnance.

— Bien ! reprit-elle d'une voix sèche. Il y a des analyses à faire.

Elle expliqua dans des mots simples et brefs le bilan sanguin demandé. Aïcha, confuse, hocha la tête en s'éloignant du bureau. Elle remercia la docteur en insérant le papier dans un grand sac à main marron aux anses larges.

Mal à l'aise, elle la fixa du regard alors qu'elle se dirigeait vers la porte. Comment une simple question, qu'elle avait entendue des centaines de fois dans son existence, avait-elle pu la perturber autant cette fois ? Un sentiment étrange l'envahit. Au travail, elle était toujours sur ses gardes pour se protéger des intrusions dans sa vie privée, en évitant les bavardages et les familiarités. Mais, de manière inattendue, cette femme avait réussi à éveiller en elle un malaise qu'elle avait longtemps refusé d'affronter.

Les consultations s'enchaînèrent au rythme habituel d'une journée de travail ordinaire en milieu de semaine. Une bronchite chez un jeune homme timide d'allure sympathique, une chemise à carreaux sombres, retroussée aux manches. Une enseignante, les cheveux bruns coupés très court, rapportant des fourmillements au poignet. Une fièvre qui durait chez un très vieux monsieur et qui inquiétait sa fille, elle-même très âgée. Dr C. prenait le temps d'examiner et d'expliquer. Les patients rassurés quittaient tour à tour son bureau, l'air plus détendu. Ce n'était pas son cas. Elle se surprit à repenser à l'intrusion inopinée

d'Aïcha, qu'elle n'avait pas du tout appréciée. Cette femme avec son air inconséquent avait atteint quelque chose d'enfoui en elle. Cette gêne nouvelle lui sembla incompréhensible et pourtant elle était bien réelle.

Ce jour-là, elle déjeuna à la hâte dans un petit restaurant en bas de l'immeuble voisin de son cabinet. Elle devait se rendre à des assises médicales organisées par un laboratoire pour le lancement d'un nouveau produit. Fatiha serait là, une collègue de longue date qu'elle appréciait particulièrement. Elle serait ravie de la revoir.

— Mais, où est-ce que tu as disparu ? On ne te voit plus.

— Le travail, tu sais. La vie...

Fatiha ne manqua pas de remarquer le regard fuyant de son amie. Elle l'interrompit aussitôt.

— Quelque chose ne va pas ? demanda-t-elle, les sourcils froncés, bien qu'elle eût une intonation chaleureuse.

Dr C. secoua énergiquement la tête.

— Tu es sûre ? J'ai l'impression que quelque chose te préoccupe.

Dr C. n'avait pas pour habitude de se confier, surtout quelque chose d'aussi banal que ses états d'âme fluctuants, même si l'attitude douce de son amie était encourageante et qu'elle percevait en elle la bonté et la confiance nécessaires à la confiance. Sa fragilité prenait le dessus, et elle se contenta de réponses vagues.

— Je ne sais pas, Fatiha ! Je n'ai plus goût à rien. Les jours se suivent et se ressemblent.

— Dis donc ! Une petite déprime, chère amie. Ça a en a tout l'air.

— Non, pas vraiment. C'est juste que je suis fatiguée.

— Oui, je vois !

— Je pars en vacances dans quelques jours. Ça s'arrangera, dit-elle, en choisissant soigneusement ses réponses.

— En vacances, c'est bien. On a tous besoin de changer d'air de temps à autre. Mais un amoureux, c'est encore mieux, enchaîna Fatiha en lui tapotant l'épaule,